

Culture(s) de Mémoire – en Allemagne, Pologne, France et Portugal

Une mémoire européenne ?

Dans *Lutte pour une mémoire européenne : visite d'un champ de bataille*, le politologue Claus Leggewie pose la question de savoir si une « identité européenne » basée sur une mémoire et un passé européens communs existent. Il conclut qu'il est impossible de parler aussi bien d'une culture européenne de la mémoire que d'une identité européenne. La mémoire collective de l'Europe est au contraire aussi multiple que ses nations et cultures. Le stalinisme, le colonialisme, les expulsions et les migrations font partie de l'histoire commune de l'Europe, mais ils sont interprétés différemment dans les différents contextes nationaux. La politique nazie d'annihilation, la Shoah et la Guerre Froide de 1945 à 1989 représentent les temps forts du passé européen les plus commémorés.

A la fois les victimes et les bourreaux du nazisme venaient de différents pays européens. Entre autres, le directeur du Centre Simon Wiesenthal à Jérusalem, Efraim Zuroff, l'a bien montré¹. Ces dernières années nous avons assisté aux jugements des collabos des Pays-Bas (Heinrich Boere, membre volontaire des SS, condamné à la prison à perpétuité en 2010), Autriche (Heinrich Gross, coupable d'assassinats d'euthanasie en tant que docteur, il fut l'objet de poursuites répétées et plusieurs procédures de jugement dont la dernière en 2005. Cependant son cas fut classé en raison de son décès en 2006), Ukraine (John Demjanjuk, forcé à s'engager comme gardien SS au camp d'extermination de Sobibor, condamné à cinq ans de prison en 2011 après un grand nombre de procédures judiciaires), et d'autres pays. Ces jugements sont importants car ils montrent que la politique d'annihilation poursuivie par l'Allemagne nazie avait de nombreux soutiens dans les autres pays européens. Ils nous donnent aussi une idée sur la façon dont les autres pays européens intègrent la Shoah dans leurs identités nationales respectives. Dans les années 1980 en France, par exemple, le jugement du criminel de guerre Claus Barbie a été une source de controverses, particulièrement parce que cela remettait en question l'image défendue par de Gaulle d'une France victime de l'Allemagne, et foyer de la résistance. Le présent document se focalise sur la politique de mémoire de l'Allemagne, mais il fait aussi référence aux cultures de mémoire au Portugal, en France et en Pologne.

La « mémoire européenne » ou la « mémoire nationale » :
Quels sont selon vous les avantages et problèmes associés aux deux types ?

Mémoire et souvenir

Alors qu'une personne ne peut se souvenir que de choses vécues, la mémoire peut elle être transmise, assimilée et se manifester à travers différents médias. Il y a un grand nombre de théories pour décrire cette différence dans le contexte des cultures européennes de la mémoire. Avec son concept de « mémoire collective », le sociologue Maurice Halbwachs a préparé le chemin pour l'engagement théorique, avec des formes de mémoire différentes, dans le contexte national. En 1944, l'intellectuel socialiste français est arrêté par la Gestapo à Paris et déporté à Buchenwald, où il fut assassiné en mars 1945.

¹ Frankfurter Allgemeine Zeitung, 10 juillet 2007

Du point de vue d'Halbwachs, les individus sont liés à l'histoire par la mémoire et l'imaginaire. La mémoire elle-même et l'acte de mémoire requièrent une structure sociale au sein de laquelle la mémoire prend place et par laquelle la société préserve et garde en mémoire ce qui a besoin de l'être. La structure sociale de la mémoire est constituée dans le présent, qui est le point de départ de toute forme de mémoire et de souvenir. Cela démontre une relation commune au passé, partagée par les individus d'une communauté ou d'un groupe social particulier, par la vertu de la nationalité, du sexe, ou d'expériences partagées. Chaque époque et ses communautés de mémoire renégocie la mémoire collective de ses membres, éliminant de cette mémoire tout ce qui divise la communauté et nie ou simplifie les contradictions. La mémoire ainsi formée se manifeste tour à tour de différentes manières.

Cette diffusion ne se réfère pas seulement aux faits historiques, elle reflète aussi les convictions des communautés de mémoire. Au contraire de la mémoire d'un individu qui tient compte de son expérience vécue, la mémoire collective englobe le savoir au-delà des individus et peut en plus être discutée. D'après Halbwachs, cela signifie que le collectif détermine la mémoire de ses membres. Ainsi la mémoire est perçue comme un profond phénomène social qui relie le privé avec le politique.

Dans leur théorie de la mémoire culturelle et communicative, Jan et Aleida Assmann font la différence entre deux formes de mémoire. La mémoire communicative décrit la mémoire de l'expérience historique englobée dans une biographie individuelle. Elle est informelle par nature et évolue par interaction, généralement par communication orale, entre individus qui discutent de leurs souvenirs. Sa durée est limitée à la mémoire vivante de l'expérience, s'étendant à 3 ou 4 générations, ou de 80 à 100 ans. Les « liens de la famille » et « l'amour » structurent cette sphère de la mémoire privée, qui à son tour influence la « mémoire culturelle ». La mémoire culturelle est un mélange de traditions et mémoire communicative qui se manifeste dans les musées, monuments et les plaques commémoratives comme par exemple dans les médias de mémoire collective. S'inspirant d'Halbwachs et de l'historien juif Marc Bloch, l'historien culturel Peter Burke se réfère à l'histoire comme « mémoire sociale ». Ainsi, l'histoire peut révéler comment la mémoire publique est transmise, comment elle change au cours du temps, comment les souvenirs (et avec eux le passé) sont utilisés, comment cette utilisation évolue au cours du temps, et quel rôle a l'oubli dans ces processus.

L'étude de la mémoire familiale dans le contexte européen a été inestimable pour comprendre les différentes façons dont les mémoires publique et privée du nazisme et de la Shoah fonctionnent.

Dans leur recherche sur la mémoire familiale, le psychologue social Harald Welzer et son équipe de recherche se sont d'abord concentrés sur l'interaction entre les mémoires culturelle et communicative. Entre autres choses, leur étude basée sur un sondage « Opa war kein Nazi. Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis » (Welzer/Moller/Tschugnall 2005) montre comment la télévision et les films influencent la mémoire individuelle, mettant en évidence l'importance des médias comme vecteur de mémoire. La littérature, les films, les jours de commémoration et les mémoriaux sont tous des transmetteurs de mémoire communicative et nationale. L'histoire est interprétée, figée et parfois réappropriée par et au travers de ces médias. Ainsi la mémoire n'existe pas indépendamment des médias, et les médias influencent à leur tour notre façon de nous souvenir.

Comment avez-vous été amené à apprendre l'histoire et quels recoupements ont été faits entre la mémoire communicative (par exemple la mémoire familiale) et la mémoire collective (l'interprétation du passé reflétant les cérémonies commémoratives, mémoriaux et monuments, par exemple transmetteurs de la mémoire culturelle) ?

Mémoire et histoire dans le Judaïsme

Avec l'impératif hébreu *Zachor !*, la Torah appelle les Juifs à se rappeler, se souvenir. Dans la foi juive, l'histoire est perçue comme révélatrice de la volonté de Dieu et « se rappeler » signifie « être près de Dieu ». Ainsi un autre impératif, *Lo Tishkach !* implore les Juifs de ne pas oublier. Dans la culture juive, le passé est rappelé par des actes conscients et hautement ritualisés de souvenir qui n'ont aucune ressemblance avec la mémoire individuelle. De plus, le calendrier juif des jours de fêtes commémoratives assure que le passé juif ne tombe pas dans l'oubli. Ces jours de fête de l'histoire d'Israël ne sont pas simplement rappelés, mais ils sont aussi revécus au présent (voir Krabbe 1995), et la « mémoire de Dieu », avec sa promesse qu'aucun Juif ne sera abandonné, prend la place principale.

A travers la mémoire collective ritualisée des jours de fête commémoratifs comme Yom Kippur (Jour du grand Pardon) et Yiskor (souvenir des morts), les liens qui unissent la communauté juive se renforcent. L'écrivain Elie Wiesel, survivant d'Auschwitz et Buchenwald, résume la communauté religieuse du Judaïsme comme suit :

« Tout comme le soleil brille dans une larme et la nuit se reflète dans un coup d'œil voilé, tout notre passé est vivant en chacun de nous. Chaque individu est le résultat d'une histoire, dont les racines remontent aussi loin que la mémoire de Dieu » (Wiesel 1992, p. 31).

Toutefois, pendant longtemps la mémoire juive n'était pas écrite. L'historien juif Yosef Hayim Yerushalmi a montré comment, jusqu'au Moyen Age, l'ancienne culture juive ne se confiait pas au papier. Ceci peut s'expliquer par la forte proximité entre la religion et l'histoire dans le Judaïsme. Dieu apparaît comme étant présent dans les événements historiques que les rituels commémorent. Le passé est revécu au présent : les événements ne sont pas remémorés comme singuliers et situés dans un contexte historique spécifique, mais transformés pour devenir une part entière de la mémoire de la communauté qui se les remémore. Par exemple, en se remémorant l'Exode d'Egypte à Pessah, les Juifs sont appelés à imaginer qu'ils viennent eux-

même d'Egypte. Le compte rendu de l'esclavage égyptien met en évidence des parallèles entre les luttes passées et présentes, en se référant au message de la Torah : « Voyez, Dieu nous a délivrés et nous délivrera. Dans le Judaïsme, l'histoire est comprise comme la réalisation du royaume de Dieu sur Terre, avec pour point culminant l'arrivée du Messie. Pour cette raison, les événements récurrents sont intégrés dans la mémoire structurée par le calendrier juif et les rituels juifs. Le seli'hot ou les prières pénitentielles rappellent les catastrophes historiques en les intégrant dans la liturgie de la synagogue. Ces prières tournent autour des thèmes de la colère de Dieu et la justice divine et plaident aussi pour une fin des souffrances. Le seli'hot rappelle aussi d'autres catastrophes et événements, en les intégrant dans le cours divin des événements qui sont alors remémorés comme les « vieilles formes ». A côté des prières pénitentielles, au Moyen Age, les « livres-mémoire » furent fabriqués dans le but de préserver les noms des bienfaiteurs décédés et des



Couverture du livre-mémoire de la
congrégation de Wannbach (XVIIIe siècle)

martyrs de la communauté juive, à qui la congrégation dédierait des prières. Ce n'est pas avant le XIXe siècle que l'histoire juive commença à s'écrire. L'assimilation et l'émancipation juives furent accompagnées par une recherche des origines juives et le Judaïsme devint un objet de recherches historiques.

Avec le développement des Etats nations, les Juifs furent condamnés à être des « SDF » et cherchèrent de plus en plus une « maison » dans leur histoire. En réaction à l'exclusion de l'histoire juive des histoires nationales répandues par les Etats nations, les érudits juifs focalisèrent leurs recherches sur l'histoire intellectuelle. Les Juifs européens ne se plièrent pas à la demande posée par les Etats nations de s'assimiler et d'abandonner leur identité en tant que peuple pour évoluer vers une communauté religieuse.

Cependant, l'historiographie juive moderne a déjà débattu des liens forts entre religion et histoire. Ainsi, la sécularisation de l'historiographie juive marque un tournant avec le passé juif. Yerushalmi déclare que la population juive d'aujourd'hui mène une « double vie » dans la Diaspora et dans l'Etat souverain d'Israël (Yerushalmi 1988, p. 106).

Sigmund Freud et Walter Benjamin étaient deux éminents penseurs juifs qui ont contribué significativement au développement de l'historiographie juive et à des réflexions théoriques sur la mémoire. Dans ses écrits psychanalytiques, Freud met l'accent sur l'importance des mémoires personnelles dans la formation du psyché individuel. Dans son étude tardive *Moïse et le monothéisme* (1939), il entreprend une recherche sur les origines de la religion juive, en combinant le savoir des procédés psychologiques des individus avec des réflexions sur l'histoire et la psychologie de masse. Walter Benjamin de son côté a transformé la compréhension juive de l'histoire en une forme meta-religieuse ou philosophique.

Ces deux penseurs moururent en exil : Sigmund Freud en 1939 à Londres, et Walter Benjamin en 1940 à Portbou, à la frontière franco-espagnole, où il se suicida pour éviter la déportation en Allemagne. Quatre des sœurs de Freud furent déportées dans des camps d'extermination, où elles furent assassinées.

Ces dernières décennies, les Allemands non juifs ont adopté des formes juives du souvenir. Dans son discours très bien accueilli du 8 mai 1985, l'ancien Président allemand Richard von Weizsäcker a cité le mythique Baal Schem Tow Israel Ben Elieser (1699-1760), le fondateur du Judaïsme hassidique : « Supprimer le passé entrave le salut, s'en souvenir le rapproche ». Cela indique que la négation du souvenir allemand de la culpabilité du nazisme est liée aux aspirations de salut. Comme Weizsäcker le déclare : « la mémoire est le secret du salut, et l'oubli étend l'exile » (Uhl 2008, p.19). Il s'agit d'une instrumentalisation très problématique de la mémoire juive car elle brouille la distinction entre victimes et bourreaux.

Allez sur la page Wikipedia du calendrier juif (http://en.wikipedia.org/wiki/Hebrew_calendar) et voyez comme le calendrier, les jours de fêtes, les événements historiques et la religion sont en symbiose comme par exemple pour Pessah.

Cultures et sites de mémoire en Europe

Pour Halbwachs, un lieu peut être un point de focalisation pour toutes les mémoires d'un groupe particulier. Ainsi, à une époque turbulente, les villes et leurs blocks de bâtiments deviennent des marqueurs de l'histoire. Et au travers des livres, films, mémoriaux et des occasions commémoratives, certains lieux peuvent aussi fonctionner comme des passeurs de mémoire. Les termes de l'historien français Pierre Nora *lieux de mémoire* va au-delà la compréhension d'Halbwachs des sites de mémoire. Le concept de Nora décrit les « endroits » qui jouent un rôle important dans la formation d'une identité politique, où « endroit » se réfère à un médium de mémoire collective dans sa fonction pour une communauté particulière. *Lieux de mémoire* inclut les mémoriaux, musées, monuments, mais aussi événements, occasions commémoratives, minutes de silence et textes. Ils sont symboliques, mais en même temps fonctionnels et se manifestent dans le temps et l'espace. La mémoire collective d'un groupe se cristallise autour de ces lieux, qui aident à construire l'identité d'un groupe par la vertu de leur force symbolique. Dans ce qui suit, nous examinerons différents pays, en se focalisant sur leur mémoire culturelle et politique, et quelques haut lieux de mémoire.

Portugal

Alors que la population juive de la péninsule ibérique était repoussée à l'est aux XVe et XVIe siècles, le Portugal ne fut pas un lieu d'extermination pendant la Deuxième Guerre mondiale, et bien que le pays était dirigé par une dictature militaire fasciste de 1926 à 1974 (voir Loff 2010), il resta neutre pendant toute la guerre. De nombreux réfugiés fuirent à Lisbonne avec l'espoir de rejoindre l'Amérique ensuite. Les principales victimes du régime dirigé par Antonio de Oliveira Salazar furent les communistes, les socialistes et les dissidents qui étaient arrêtés par la police secrète de l'Etat. A Taraffal, sur l'île de Santiago au Cap Vert, 152 prisonniers politiques furent forcés à construire un camp de concentration au début de la Guerre Civile espagnole. Ce camp devint tristement célèbre sous le nom de « camp de mort lente » (Campo da Morte Lenta), puisque ses détenus étaient négligés et mourraient de faim et maladies. Les gardiens de Taraffal étaient « entraînés » dans les camps de concentration allemands. Entre 1936 et 1954, 2000 prisonniers politiques étaient retenus sur place, incluant un certain nombre de réfugiés juifs.

Le camp de concentration fut fermé de 1954 à 1966, avant sa réouverture en 1966 pendant les guerres coloniales Il fut finalement fermé en 1974 et a été préservé depuis comme mémorial.

La répression d'Etat et la tyrannie dictatoriale commencèrent seulement à être débattues, étudiées et interprétées avec les célébrations marquant les vingt ans de la démocratie portugaise et l'ouverture en 1994 des archives du PIDE (Policia Internacional de Defesa do Estado). Avant cela, le Portugal tirait sa légitimité démocratique de la « révolution des œillets » (une réaction aux guerres coloniales prolongées qui a mené à la chute de la dictature en 1974) et ses conséquences.

L'unique *lieu de mémoire* de la dictature portugaise est le jour où elle s'acheva : le 24 avril 1974, depuis jour férié. A cette date s'acheva la dictature. Comme Josè Gil l'écrivit en 1994 : « l'histoire est par conséquent violemment effacée (ce n'est pas une mémoire réprimée, ou une mémoire oubliée, mais plutôt quelque chose auquel on ne pensait même pas) » (cité par Loff 2010, p. 99). C'est seulement ces dernières années que les années de dictatures sont devenues le sujet d'études et recherches.

France

La France divisée pendant la Deuxième Guerre mondiale a été touchée avant même la fin de la guerre par le fameux film de 1942 *Casablanca*. Le film se passe à Casablanca, une ville

d’Afrique du Nord aux mains du régime de Vichy, où les membres de la résistance, collaborateurs, la Wehrmacht allemande et les profiteurs de guerre jouent tous un rôle important. Résistance et collaboration – voici les deux pôles entre lesquels les politiques de mémoires alternent en France. Le régime de Vichy a existé de 1940 à 1944 dans la « zone non-occupée » de la France, alors que la moitié nord du pays était occupée par les militaires allemands (voir Roussio 2010). Dans sa manière de persécuter les Juifs, le régime de Vichy ne fut pas moins impitoyable que les nazis. Au Mémorial de la Shoah, ouvert en 2005, le « registre des Juifs » est une pièce centrale de l’exposition. Ce registre a été réalisé par le régime de Vichy, principalement par les préfectures de police, pour garder trace de la population juive française et de tous les réfugiés juifs arrivés en France. Les entrées individuelles du registre sont montrées dans une crypte qui se trouve à proximité du Mémorial du Martyr juif inconnu, érigé en 1953. Ils portent le témoignage de l’implication de la bureaucratie française dans la persécution des Juifs. 65.000 Juifs furent déportés dans les camps d’extermination polonais depuis le Camp de transit de Drancy, au nord de Paris.



Sculpture de Shlomo Selinger érigée en 1976 devant l’ancienne entrée du Camp de Transit de Drancy

Pologne

L’histoire turbulente de la Pologne avec ses changements répétés de frontières arrivèrent à un tragique sommet pendant la Deuxième Guerre mondiale, quand la Pologne fut déclarée « Generalgouvernement » sous l’occupation allemande. Les Polonais ont été exploités, la résistance écrasée, et la population juive a été enfermée dans des ghettos et a été assassinée dans les camps d’extermination. Pourtant, les Polonais ne furent pas seulement des victimes, mais collaborèrent aussi avec le régime nazi. Après 1990, les relations polonaises avec les États voisins et la population non polonaise de Pologne prirent de l’importance. Les relations germano-polonaises étaient un champ de mines de souvenirs politiques non seulement à cause de la collaboration polonaise, mais aussi en relation à l’expulsion d’Allemands sur le territoire polonais à la fin de la guerre, un point central de discussion victimaire en Allemagne. Les relations juivo-polonaises et les relations entre la Pologne et l’Ukraine ont aussi joué un rôle important (voir Ruchniewicz 2010). Les lieux clés de la Shoah sont situés en Pologne, en particulier Auschwitz, qui est devenu un synonyme du génocide nazi. Le site de l’ancien camp

de concentration et d'extermination est devenu un mémorial depuis 1947. Avec le projet de construction d'un couvent de Carmélites sur le site de l'ancien camp de concentration dans les années 80, la concurrence entre les mémoires culturelles juives et polonaises éclate (voir Ehret 2008). Après 1945 le statut des communistes comme principales victimes des Allemands est établi, sans souvenir officiel pour les Juifs et autres groupes de victimes. L'apogée du conflit autour du couvent fut atteint en 1989, au moment de la confrontation entre les mémoires politiques d'Europe de l'Est et de l'Ouest. Jusque là, les victimes juives étaient exclues, en Pologne, de la mémoire culturelle officielle, tandis que l'Eglise catholique avait joué un rôle bien plus important dans la mémoire politique polonaise à partir de 1956 suite à la mort de Staline. Avec le houleux débat entre catholiques et juifs, les profondes racines antisémites polonaises sont réapparues.

En 1946, un pogrom antisémite eut lieu à Kielce au cours duquel 43 Juifs furent tués (voir Sauerland 2004). Après cet incident, l'Etat polonais continua à promouvoir l'antisémitisme, avec pour résultat que la quasi totalité de la population juive émigra de Pologne.

De quels sites de mémoire avez-vous connaissance dans votre pays?
Allez sur le site internet suivant qui référence des lieux de mémoire et des mémoriaux à travers l'Europe: <http://www.memorialmuseums.org/europe>

Principaux sites de mémoire en Allemagne/Berlin

Cela peut paraître paradoxal de parler de sites de mémoire en Allemagne, sachant que jusqu'en 1990 la RDA et l'Allemagne de l'Ouest avaient des politiques mémorielles diamétralement opposées : dictée dans la RDA par la politique d'Etat d'identification à l'antifascisme, et en Allemagne de l'Ouest par une attitude anticomuniste.

Toutefois, des mémoriaux furent créés à la fois en Allemagne de l'Est et de l'Ouest, dans l'immédiat après-guerre, souvent sur les lieux d'anciens camps de concentration comme à *Bergen-Belsen* à l'Ouest (1952) et *Ravensbrück* à l'Est (1959). Les deux derniers mémoriaux furent fondés par des associations de survivants et construits à côté, plutôt que directement sur les lieux historiques respectifs. Des monuments à la mémoire des victimes furent érigés sur les deux sites.

Pour Ravensbrück, voir :
<http://www.ravensbrueck.de/mgr/index.html>
Et pour Bergen-Belsen :
<http://bergen-belsen.stiftung-ng.de/en/home.html>

A la fin des années 80, Berlin Est et Ouest projetèrent d'ériger un haut lieu de mémoire. Après la chute du mur en 1989, la plupart des sites furent construits. Les tractations furent plus longues pour la localisation et la réalisation du *Mémorial pour les Juifs d'Europe assassinés* qui a finalement ouvert le 15 mai 2005, après 15 ans de négociations. Initialement, ce mémorial devait être construit sur le site où se trouve le *Centre de documentation topographique de la terreur*, sur l'ancien site du siège de la sécurité du Reich (Reichssicherheitshauptamt), ou comme l'un des initiateurs du mémorial Leah Rosh le décrivit, sur les « ruines au centre du pouvoir nazi » (extrait de Stavginski 2002, p. 40). Le mémorial est un contre-projet à la *Nouvelle garde (Neue Wache)*, établie en 1993 comme un mémorial dédié aux « victimes de guerres et de la tyrannie »

(comme le déclare l'inscription) et un symbole de la réunification allemande. Le brouillage ultérieur de la distinction entre victimes et bourreaux (les restes d'un détenu de camp de concentration et d'un soldat inconnu sont enterrés dans la *Nouvelle garde*) reste fortement contrasté par l'objet exclusif du *Mémorial pour les Juifs d'Europe assassinés* dédié aux victimes. Pourtant, ce mémorial n'est pas à l'abri de réinterprétations, comme Christina von Braun l'a montré (von Braun 2001). Von Braun a soulevé la question de savoir si le *Mémorial des Juifs d'Europe assassinés* a été érigé pour les victimes ou comme rappel de la honte des bourreaux pour leurs descendants, puisque les mémoriaux sont sujets à de nouvelles interprétations selon les successives communautés de mémoire.

Pour le *Mémorial aux Juifs d'Europe assassinés*, voir :
<http://www.holocaust-denkmal-berlin.de/index.php?id=home&L=1>
Pour le *Centre de documentation topographique de la terreur*, voir :
<http://www.topographie.de/en/topography-of-terror/nc/1/>
Pour la *Nouvelle garde*, voir :
http://de.wikipedia.org/wiki/Neue_Wache

Ouvert en 2001, le *Musée juif* tente de visualiser la Shoah par son architecture propre. L'architecte Daniel Libeskind se réfère à son design comme « une réponse architectonique à une histoire faite de cendres » (Libeskind 1999, p. 26). Lorsque les autorités de Berlin Est ont décidé de reconstruire la synagogue de la rue Oranienburger en 1988, à Berlin Ouest la décision fut prise de construire un nouveau musée juif.

Pour le *Musée juif*, voir :
<http://www.jmberlin.de/main/EN/homepage-EN.php>
Pour la synagogue, voir :
http://www.or-synagoge.de/html/en_homepage.htm

Les *Stolpersteine* (pierres d'achoppement) sont des plaques de commémoration en laiton fixées sur les pavés du trottoir devant chaque maison des anciennes victimes du nazisme, avec leur nom, date de naissance et les détails de leurs déportation et assassinat. Au contraire des mémoriaux centralisateurs, elles sont des rappels quotidiens du passé qui attirent les passants par surprise. Officiellement autorisé depuis 1996, le projet initié par l'artiste Gunter Demning rappelle toutes les victimes du nazisme. A ce jour, 10.000 *Stolpersteine* ont été posées en Allemagne, Autriche, Italie, Pays-Bas et Hongrie. Toutes ensemble elles représentent un énorme mémorial décentralisé.



Pour le projet *Stolperstein*, voir :
<http://www.stolpersteine.com/>

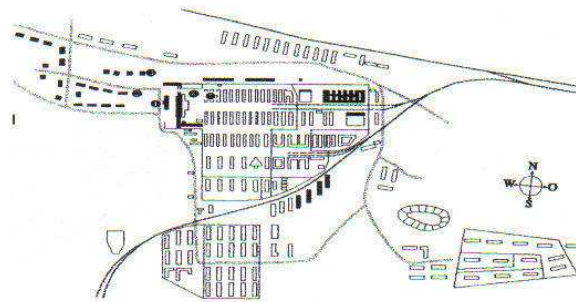
Sites qui rappellent les bourreaux du nazisme

De nombreux sites de mémoire dédiés aux victimes du nazisme sont aussi des sites où les crimes nazis furent commis. Pourtant, le public allemand a seulement commencé à exprimer un large intérêt aux formes de complicité et aux vrais bourreaux lors de la présentation de l'exposition *Les crimes de la Wehrmacht 1941-1944* en 1995. L'exposition a été initiée par l'Institut de recherches sociales de Hambourg et rescenarisée en 2001.

L'exposition sur le site du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück est un exemple frappant de la recherche stimulée par l'intérêt du public pour les bourreaux. Comme le sol du camp a été utilisé par les troupes soviétiques jusque dans les années 90, seules les anciennes maisons des gardiennes du camp pour femmes, situées au bord du camp, ont survécues. Aujourd'hui ces maisons présentent des expositions sur leurs anciens locataires. L'exposition *Au service des SS – les gardiennes du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück* a ouvert en 2004.



La sculpture en bronze *Portant une femme* de Will Lammert, est située à proximité de l'ancien crématorium de Ravensbrück.



Plan de l'ancien camp de concentration de Ravensbrück. Les gardiens vivaient dans les baraquements en noir à gauche.

Parmi les autres sites historiques qui traitent du souvenir des crimes nazis et leurs bourreaux, il y a la *Maison de la conférence de Wannsee*, où la déportation et l'extermination des Juifs d'Europe a été débattue et organisée, ainsi que le *Centre de documentation topographique de la terreur* qui a été mentionné ci-dessus.

Pour plus d'information sur la *Maison de la conférence de Wannsee*, voir :

<http://www.ghwk.de/engl/kopfengl.htm>

Pour le *Centre de documentation topographique de la terreur*, voir :

<http://www.topographie.de/en/topography-of-terror/nc/1/>

Parle-t-on des bourreaux dans votre pays ? Si oui, de quelle manière ?

La vie juive d'aujourd'hui à Berlin

L'imposante synagogue restaurée, rue Oranienburger, dans le centre de Berlin, est le siège du *Centre Judaique*, lieu de rencontres, cours et lectures (<http://www.cjudaicum.de/en/foundation>).

Le *Scheunenviertel*, ancien quartier juif de Berlin, est juste au coin de la rue. L'ancien hôpital juif là-bas est en cours de restauration pour préparer l'installation d'un nouveau centre d'études juives (<http://de.wikipedia.org/wiki/Scheunenviertel> (Berlin)).

L'École juive d'éducation pour adultes est située à Berlin Ouest, rue Fasanen (<http://www.jvhs.de/>). A Berlin, il y a aussi un théâtre juif (<http://www.juedischetheaterberlin.de/Startseite.php>), plusieurs cimetières juifs et pour la vie

juive à Berlin voir : http://www.berlin-juedisch.de/jewish-berlin/index_e.html). Ces dernières années, un festival du film juif s'est aussi déroulé tous les étés à Berlin et Potsdam.

Cliquez sur ce lien pour voir un extrait en version anglaise de la comédie allemande *Alles auf Zucker* (Va chercher du sucre), dirigé par le réalisateur juif Dani Levy. Le film présente la confrontation entre une famille juive assimilée à la vie allemande et leurs proches à Berlin. <http://www.youtube.com/watch?v=axXGQ1gWPj4>

Bibliographie

- Assmann, Jan: Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen. Beck, Munich, 2002.
- Braun, Christina von: Versuch über den Schwindel. Religion, Schrift, Bild, Geschlecht. Pendo, 2001.
- Burke, Peter: Geschichte als soziales Gedächtnis. In: Assmann, Aleida/Harth, Dietrich [eds.]: *Mnemosyne. Formen und Funktionen der kulturellen Erinnerung*. Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 1991, S. 289-304.
- Ehret, Marian: Polen und der Holocaust. Gedenkkultur und Öffentlichkeit am Beispiel des Konflikts um das Karmel-Kloster in Auschwitz. Büchner, Darmstadt, 2008.
- Fischer, Torben/Lorenz, Matthias [eds.]: Lexikon der ‚Vergangenheitsbewältigung‘ in Deutschland. Debatten- und Diskursgeschichte des Nationalsozialismus nach 1945. transcript, Bielefeld, 2007.
- Halbwachs, Maurice: On collective memory. The University of Chicago Press, 1992.
- Krabbe, Dieter: Freuet euch mit Jerusalem. Jüdisches Leben, Denken und Gedenken. Eine Einführung. Claudius Verlag, Munich, 1995.
- Leggewie, Claus: Der Kampf um die europäische Erinnerung. Ein Schlachtfeld wird besichtigt. Verlag C.H. Beck, Munich, 2011.
- Libeskind, Daniel: trauma / void. In: Bronfen, Elisabeth/Erdle, Birgit R./Weigel, Sigrid [eds.]: TRAUMA. Zwischen Psychoanalyse und kulturellem Deutungsmuster. Böhlau, Cologne, Weimar, Vienna, 1999.
- Loff, Manuel: Coming to Terms with the Dictatorial Past in Portugal after 1974. Silence, Remembrance and Ambiguity. In: Troebst, Stefan [ed.]: Postdiktatorische Geschichtskulturen im Süden und Osten Europas. Bestandsaufnahmen und Forschungsperspektiven. Wallstein Verlag, Göttingen, 2010, S. 55-121.
- Rouso, Henry: Frankreich und die ‚dunklen Jahre‘. Das Regime von Vichy in Geschichte und Gegenwart. Wallstein Verlag, Göttingen, 2010.
- Ruchniewicz, Krzysztof: Die polnische Geschichtspolitik der Nach-, ‚Wende‘-Zeit am Scheideweg. In: Troebst, Stefan [ed.]: Postdiktatorische Geschichtskulturen im Süden und Osten Europas. Bestandsaufnahmen und Forschungsperspektiven. Wallstein Verlag, Göttingen, 2010, S. 307-329.
- Sauerland, Karol: Polen und die Juden zwischen 1939 und 1968. Jedwabne und die Folgen. Philo, Berlin, Vienna, 2004.
- Stavginski, Hans Georg: Das Holocaust-Denkmal. Der Streit um das ‚Denkmal für die ermordeten Juden Europas‘ in Berlin (1988-1999). Schöningh, Paderborn, 2002.
- Welzer, Harald/Moller, Sabine/Tschugnall, Karoline: ‚Opa war kein Nazi‘. Nationalsozialismus und Holocaust im Familiengedächtnis. Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 2005.
- Wiesel, Elie: Die Weisheit des Talmud. Geschichten und Porträts. Herder, Freiburg, 1992.
- Uhl, Heidemarie. Schuldgedächtnis und Erinnerungsbegehren. Thesen zur europäischen Erinnerungskultur. In: Transit. Europäische Revue. Verlag neue kritik, 35, 2008
- Yerushalmi, Yosef, H.: Zakhor: Jewish History and Jewish Memory. University of Washington Press, 1983.

Auteur : Konstanze Hanisch, M.A.

Traduction de l'allemand vers l'anglais : Dr. Anne Boden

Traduction de l'anglais vers le français : Romain Gastaldello